

Histoire de la Nubie chrétienne

Christian Cannuyer

Professeur à la faculté de théologie de l'université catholique de Lille Président de la Société belge d'études orientales

Si le premier chrétien non juif fut, selon les Écritures, un eunuque noir du Haut-Nil, la conversion massive des Nubiens se fit au cours du VI^e siècle, sous l'influence de l'Égypte et de Constantinople. Confrontés à l'islam dès le VII^e siècle, les Nubiens connurent cinq siècles d'âge d'or et de tolérance religieuse, pendant lesquels ils édifièrent un grand nombre d'églises ornées, pour certaines, de fresques remarquables. La pénétration de l'islam s'intensifia quand l'Égypte passa aux mains des Mamelouks (1251). Convulsions dynastiques et incursions nomades auront raison, au début du XVI^e siècle, des dernières principautés chrétiennes. Christian Cannuyer a publié de nombreux ouvrages de référence consacrés à l'égyptologie et à l'Orient chrétien. Il nous invite ici à découvrir la chrétienté nubienne.

Le premier chrétien d'origine non juive : un Noir du Haut-Nil

D'après les Actes des Apôtres 8, 26-40, le premier non juif à avoir reçu le baptême chrétien des mains du diacre Philippe, sur la route de Jérusalem à Gaza, fut « un Éthiopien, un eunuque, haut fonctionnaire de Candace, reine d'Éthiopie, et surintendant de tous ses trésors, qui étant venu en pèlerinage à Jérusalem, s'en retournait, assis sur son char, en lisant le prophète Isaïe ». Les chrétiens d'Éthiopie ont parfois voulu voir en cet épisode l'acte de naissance de leur Église. Mais nous savons aujourd'hui que ce qu'on appelait l'« Éthiopie », à l'époque hellénistique, correspondait en fait aux contrées du Haut-Nil peuplées de Noirs, c'est-à-dire à la majeure partie du Soudan actuel, entre Assouan et le confluent du Nil Blanc et du Nil Bleu, l'ancien royaume de Koush dont les souverains avaient régné sur l'Égypte de 750 à 662 av. J.-C. (XXV^e dynastie). Sous le règne d'Arkamani Ier (vers 275-250 av. J.-C.), le centre du royaume de Koush s'était déplacé à Méroé, à quelque cent kilomètres en amont du confluent de l'Atbara et du Nil. Quant à Candace – *kandakè* en grec – il ne s'agit point d'un nom propre, mais du titre porté par les reines mères de Méroé, qui jouaient un rôle politique déterminant dans un État où la succession au trône était matrilineaire. Nous ne pouvons savoir si, de retour dans son pays, le dignitaire méroïte y propagea la foi de son baptême. Entre la brève mention des *Actes* et le VI^e siècle apr. J.-C., toute documentation fait défaut sur l'éventuelle existence de chrétiens au pays de Méroé, dont la religion mêlait un substrat de traditions locales très anciennes à des influences égyptiennes depuis longtemps prédominantes.

Du I^{er} siècle à la conversion des royaumes nubiens au VI^e siècle

À l'époque où l'eunuque de la Candace se fit baptiser, le royaume de Méroé était entré dans une phase de déclin, miné par des forces centrifuges. À côté d'un vieux fonds méroïtique autochtone, auquel appartenaient la famille royale et les classes dirigeantes, la population comportait des Nubiens, venus du désert occidental et implantés, au plus tard à la fin du IV^e siècle av. J.-C., dans la vallée du Nil au nord de Méroé. Ils finiront par donner à cette région son nom de « Nubie »

mais les rois devaient également y compter avec la menace constante des Blemmyes – les *Medjai* des sources pharaoniques, les actuels Bedjas – nomades pillards du désert de l'Est. Dans l'histoire de la Nubie, subsiste toutefois encore une énigme : quand et comment le royaume de Méroé disparut-il ? Son anéantissement définitif doit-il être imputé au premier roi chrétien d'Éthiopie, Ezâna, qui envahit à deux reprises le bassin de l'Atbara et dévasta Méroé entre 330 et 375 ? Peut-être, mais c'est loin d'être prouvé.

Quoi qu'il en fût, dès avant 500, trois royaumes se partageaient le territoire de l'ancien empire méroïtique : au nord, la Nobatie ou Basse-Nubie, entre la première et la seconde cataracte du Nil, dont la capitale était Faras (Pachoras) ; au centre, la Makourie, qui s'étendait approximativement jusqu'au confluent du Nil et de l'Atbara, voire plus au sud, avec Dongola pour capitale ; au sud enfin, le royaume d'Alwa (Alodie), dont la capitale Sôba se trouvait sur le Nil Bleu, à quelques kilomètres à l'est de l'actuelle Khartoum.

Le règne de Silko, roi des Nobates vers 536, représente dans l'évolution historique de la Nubie septentrionale une étape marquante qui n'est vraisemblablement pas sans entretenir des liens avec l'apparition presque coïncidente du christianisme local. Dans l'inscription en grec qu'il a laissée dans le temple de Kalabsha, il proclame ses victoires sur les Blemmyes, qu'il a boutés hors de la vallée du Nil et remercie « Dieu » de lui avoir permis de se débarrasser de ces idolâtres. La saveur « monothéiste » de ce document invite à se demander si le christianisme égyptien n'avait pas alors déjà étendu son influence dans une partie de la société nubienne, d'autant que nous savons qu'il y avait des Nubiens dans des communautés monastiques d'Égypte dès le début du IV^e siècle. Des tombes de la famille royale de Nobatie (nécropoles de Ballana et de Qoustoul) datant de la fin du Ve siècle contiennent déjà des objets incontestablement chrétiens.

Mais la conversion massive des Nubiens commence sous le règne de l'empereur byzantin Justinien. Voulant réaliser l'unité religieuse de ses États, il fit prohiber définitivement en 535 les derniers vestiges des cultes païens, notamment de celui d'Isis à Philae, dont le temple fut transformé en église. En même temps, il tenta de lutter plus efficacement contre les communautés chrétiennes dites « monophysites », qui, en Égypte et en Syrie, refusaient d'adhérer aux définitions christologiques du concile de Chalcédoine (451) et avaient fini par former des Églises séparées, persécutées par l'autorité impériale favorable à « l'orthodoxie ». Curieusement toutefois, son épouse, l'impératrice Theodora, proche des monophysites, protégeait ceux-ci et menait une politique religieuse parallèle opposée à celle de son époux. C'est ainsi qu'en 543 la souveraine et le patriarche non chalcédonien d'Alexandrie Théodose, qu'elle hébergeait à Constantinople, envoyèrent en Nubie le prêtre Julien, qui parvint à amener au baptême le roi de Nobatie (peut-être encore Silko) et des membres de sa famille, prélude à la conversion de leur peuple, à laquelle travailla en profondeur l'évêque Théodore de Philae. Dans le même temps, Justinien avait lui aussi envoyé des missionnaires, chalcédoniens ceux-là, qui semblent avoir remporté peu de succès. Mais vers 569, d'autres évangélistes « orthodoxes » rencontrèrent plus d'écho à la cour d'Eirpanomé, roi des Nobates, et implantèrent ensuite avec bonheur le christianisme en Makourie. Une dizaine d'années plus tard, ce fut au tour du royaume d'Alwa d'être évangélisé par l'évêque monophysite Longin. Vers 580, les trois dynasties nubiennes avaient donc adopté officiellement le christianisme, qui dut assez rapidement se répandre aussi dans la population : de nombreux sites archéologiques mettent en évidence la transformation de temples païens en églises, parfois à la suite d'actions violentes comme en témoignent les fouilles du temple n° 6 de Qasr Ibrim en 1986.

Les premières confrontations avec l'islam (VIIe-IX)

À peine un siècle après sa naissance, la jeune chrétienté nubienne subit le contrecoup de la conquête de l'Égypte par les musulmans. De 641 à 651, les Arabes parvinrent à pénétrer jusqu'aux confins de la Makourie, non sans essuyer de sérieux revers dus à l'efficacité des archers nubiens mais aussi aux fortifications de Dongola, dont la puissance a été mise en lumière par de récentes fouilles. Ces campagnes se conclurent par un baqt, traité contraignant les Nubiens à verser à l'Égypte un tribut annuel de trois cent soixante esclaves. Mais de leur côté, les musulmans s'engageaient à livrer une quantité déterminée des meilleurs produits de l'Égypte. Cette réciprocité révèle l'indécision des armes : manifestement, la résistance nubienne avait mis en échec les

conquérants arabes. Le baqt concernait autant la Nobatie que la Makourie. Ces deux royaumes se déchiraient du reste souvent en conflits subrepticement entretenus par la diplomatie égyptienne. À terme, pareille division eût pu leur être fatale. Mais, entre 697 et 707, le roi Mercure de Makourie parvint, on ne sait comment, à unifier les deux États. Alwa échappa à son emprise, mais des liens dynastiques très étroits unissaient sa famille souveraine à celle de Dongola. C'est aussi l'époque où la grande majorité des sièges épiscopaux de Nubie, jusque-là partagés entre chalcédoniens – surtout en Makourie – et non chalcédoniens, semblent être passés sous la seule obédience du patriarche copte d'Alexandrie. Des communautés chalcédoniennes subsisteront cependant, au moins jusqu'à la fin du Xe siècle. Le royaume unifié devint redoutable pour l'Égypte musulmane, comme le montre un épisode du règne du roi Cyriaque, arrivé au pouvoir vers 744. Selon la biographie du patriarche copte Michel Ier, ce dernier, emprisonné par le gouverneur musulman, aurait dû sa liberté à une intervention armée du roi des Nubiens, qui aurait marché contre l'Égypte avec cent mille cavaliers et menacé la capitale. La réalité historique de cette invasion est certes plus que douteuse : les faits sont certainement amplifiés par la chronique copte. Il n'en reste pas moins qu'il y a là un écho aux incursions fréquentes que les Nubiens entreprenaient sur le territoire égyptien. L'indépendance farouche et la témérité des chrétiens soudanais ont sans doute généré le mythe de la menace nubienne, dont se servirent plusieurs fois les Coptes pour se protéger des exactions musulmanes. Un document contemporain de Cyriaque trouvé en 1973 confirme en tout cas l'indépendance de ce roi, qui, manifestement, ne se pliait que sporadiquement et de mauvaise grâce aux exigences du baqt.

Nous connaissons peu de choses de l'histoire de la Nubie dans la seconde moitié du VIIIe siècle et les premières décennies du IXe siècle. Le versement du tribut à l'Égypte semble s'être fait de plus en plus rare. En 835-836, une ambassade prestigieuse dépêchée auprès du calife de Bagdad par le roi Zacharie et conduite par son héritier, le futur Georges Ier, visait même sans doute à en obtenir l'abolition. Pourtant, ce même Georges Ier paraît avoir connu une grave défaite vers 855 en tentant d'aider les tribus bedjas en lutte contre les Égyptiens. Les musulmans prirent le contrôle des régions minières du désert oriental et commencèrent à arabiser progressivement les Bedjas. L'islam prenait pied en Nubie et n'allait cesser d'y accroître son influence, pacifiquement ou par le fait des armes.

L'âge d'or de la chrétienté nubienne (Xe siècle)

Le règne de Georges II (vers 965-985) semble marquer l'âge d'or de la Nubie septentrionale. Le roi entretenait des relations de cordial voisinage avec les califes fatimides d'Égypte. C'est de cette époque que date une description intéressante du pays nubien rédigée par Selim al-Aswâni, ambassadeur envoyé par Le Caire. Mais cette relation atteste aussi qu'une partie non négligeable de la population était déjà gagnée à la foi musulmane. Il y avait même une mosquée à Dongola, la capitale. Le texte d'al-Aswâni donne l'impression d'une réelle tolérance religieuse dans le royaume de Georges II, tout à l'honneur du souverain. L'Église y est certes intimement liée au roi, qui jouit d'un statut quasi sacerdotal. Si le patriarche d'Alexandrie consacre les évêques, leur choix paraît dépendre de l'autorité royale. Celui de Faras porte épisodiquement le titre de métropolitain. La Nobatie compte quatre évêchés, la Makourie en a cinq. La géographie ecclésiastique du royaume d'Alwa est moins bien documentée. Partout, le monachisme – principalement, sinon exclusivement masculin – est florissant, comme l'attestent non seulement les sources littéraires mais aussi les vestiges archéologiques retrouvés à Faras, Debod, Ghazzalî... L'architecture religieuse acquiert son profil original. La brique crue séchée est le matériau dominant ; le plan est généralement basilical, mais les bâtiments cruciformes à coupole centrale sont moins rares qu'on ne l'a cru, surtout en Makourie : depuis 1964 les fouilles polonaises du Vieux Dongola en ont mis au jour plusieurs, comme la basilique construite par le roi Zacharie pour saluer l'heureux retour de Bagdad de son fils Georges ; cet édifice, sans doute le plus grand de Nubie (37 m X 35 m), révèle jusqu'en plein IXe siècle la persistance des traditions architecturales byzantines. Dès 630, une autre cathédrale à trois nefs de grande ampleur avait été construite à Faras. Elle fut élargie de deux ailes supplémentaires par l'évêque Paul vers 700. Le règne de Georges Ier a vu se multiplier les églises de style nubien « classique », caractérisé par un corridor oriental permettant au clergé de se rendre du baptistère sud au vestiaire nord sans passer par le sanctuaire. Les fresques de Faras et celles de Sonq Tino révèlent un art d'une vive originalité, où prédomine au début l'influence

byzantine enrichie d'apports coptes et palestiniens. L'iconographie est homogène. Parmi les principaux sujets, le Christ Pantocrator et les apôtres – sur la coupole dominant l'autel – la nativité, la Vierge à l'enfant, parfois allaitante, souvent accompagnée du roi, de la reine ou d'évêques, le cycle du « Golgotha », La Trinité représentée par trois visages du Christ identiques, les trois jeunes gens dans la fournaise du livre de Daniel, les anges et les saints, notamment les saints locaux au teint d'ébène. Toute cette tradition iconographique se maintiendra vivante jusqu'à la fin des royaumes chrétiens, ainsi qu'il ressort des dernières fouilles polonaises (1991-1995) d'un monastère du Vieux Dongola, où ont été découvertes une soixantaine de peintures murales des XIe-XIIe siècles.

La liturgie est mal connue. Sans doute s'aligne-t-elle, à partir de la seconde moitié du VIIe siècle, sur les usages alexandrins. Le grec et le copte y interviennent. Mais aussi le nubien, car c'est dans cette langue notée par un alphabet gréco-copte adapté qu'ont été retrouvés certains morceaux de l'hymnologie et des textes hagiographiques.

L'offensive de l'islam (XIe-XIIIe siècle)

Les sources redeviennent malheureusement muettes pour les XIe et XIIe siècles. Les bonnes relations semblent s'être maintenues entre les Fatimides et les rois nubiens, permettant à ceux-ci d'intervenir à plusieurs reprises afin de protéger le patriarche d'Alexandrie. La prise du pouvoir au Caire par le vizir kurde Salâh ed-Dîn – Saladin – en 1171 allait considérablement modifier la situation. Sous prétexte que le roi de Dongola aurait tenté de secourir le dernier calife fatimide, Saladin ordonna une expédialisation des royaumes nubiens, y compris celui d'Alwa, irait s'accroissant. La pénétration de l'islam s'intensifia parallèlement. En 1251, l'Égypte passa aux mains des Mamelouks. Les rapports entre la Nubie et l'Égypte s'en trouvèrent plus tendus encore. Une première expédition contre la Nubie fut entreprise en 1265. Quelque dix ans plus tard, une querelle dynastique entre le roi David et son cousin Chekanda réfugié au Caire offrit au sultan Baybars l'opportunité d'une intervention de plus grande envergure. Une imposante armée égyptienne s'empara aisément de toute la Nubie septentrionale en mars 1276. Chekanda devint le souverain fantôme d'un royaume officiellement inféodé au sultan par un traité extrêmement rigoureux. Les Nubiens étaient notamment contraints de payer la capitation, la djiziya, comme les autres chrétiens sous domination musulmane.

L'indépendance de la Nubie chrétienne appartenait définitivement au passé. Elle n'était plus en mesure de s'opposer durablement à la puissance de l'Égypte mamelouke. Désormais vassaux du sultan, qui faisaient et défaisaient les rois à leur guise, pratiquement assimilés à des dhimmis – protégés de l'islam – les chrétiens de Nubie devenaient une proie facile pour l'islamisation. Les mariages mixtes avec des colons égyptiens, avec des Bedjas ou avec des Banou l-Kanz, tribu arabe établie depuis le Xe siècle aux limites de l'Égypte et du Soudan, accélérèrent le processus, qui toucha même bientôt la famille royale.

Agonie et mort de la chrétienté nubienne (XIVe-XVIe siècle)

Au début du XIVe siècle, l'Égypte marque sa volonté de régenter plus directement les destinées de la Nubie et d'y favoriser plus résolument l'islamisation. En 1315-1316, le sultan Qalâ'oun occupe militairement le pays, détrône le roi Koudanbès, le retient captif au Caire et installe à sa place un de ses parents converti à l'islam, Abdallâh Barchambo. La magnifique « Salle du Trône » de Dongola, jadis construite par le roi Georges Ier sur le modèle de celle des empereurs byzantins, est transformée en mosquée. L'usurpateur se fait tant haïr qu'à peine deux ans plus tard, un neveu de Koudanbès, Kanz ed-Dawla, lui aussi musulman et membre par son père de la tribu des Banou l-Kanz, parvient à le renverser et à le tuer. Rétabli dans ses fonctions par les Égyptiens en 1323, Koudanbès, passé à son tour entre-temps à l'islam, sera derechef détrôné l'année suivante par Kanz ed-Dawla, enfin reconnu roi de Nubie par Qalâ'oun. Plus jamais le royaume de Dongola n'aura de roi chrétien. Sous les successeurs de Kanz ad-Dawla, le pays fut en proie à d'interminables convulsions dynastiques plus ou moins arbitrées par l'Égypte. Les incursions répétées de nouvelles tribus arabes achevèrent de ruiner l'autorité royale et modifièrent sensiblement le profil ethnique de la population. Finalement, l'une de ces tribus, celle des Jouhayna, supplanta les Banou l-Kanz.

À la fin du siècle, le célèbre géographe et voyageur Ibn Khaldoun dépeint une Nubie livrée au chaos, tout pouvoir central s'étant effacé au profit des chefs de tribus semi-nomades.

La fin de la monarchie chrétienne, l'arrivée de nouvelles populations musulmanes, le relâchement progressif des contacts avec l'Église copte condamnèrent le christianisme nubien à la disparition : si en 1372, il y a encore un évêque et un monastère à Faras, à Qasr Ibrim, le dernier évêque, Timothée, est enseveli en 1374. Toutefois, d'importants foyers chrétiens subsistèrent longtemps, preuve que le christianisme nubien était moins superficiel qu'on ne l'a parfois dit ; des chefferies et des principautés chrétiennes perdurèrent jusqu'à la fin du XV^e siècle, comme celle de Dotawo – Gebel Adda –, où un « roi » chrétien belliqueux du nom de Joël et des évêques sont encore attestés par des documents datés de 1464 et 1484. À la même époque, des pèlerins nubiens sont mentionnés à Jérusalem. Et de ténues survivances du christianisme – ainsi de curieuses pratiques de type baptismal – survivront dans les traditions populaires de l'islam soudanais, jusqu'à notre époque.

Qu'en fut-il du royaume méridional ? D'une manière générale, comme on l'a vu, son histoire nous est bien moins connue. La désintégration de la royauté autochtone et l'infiltration des nomades arabes y ont sans doute aussi provoqué la disparition quasi totale d'une chrétienté dont les assises avaient, au demeurant, toujours été bien moins solides qu'en Nubie septentrionale. Le processus d'islamisation doit être presque achevé vers 1500, lorsque la capitale Sôba tombe aux mains des Arabes Qawâsma et des Foundj négroïdes, qui vont bientôt étendre leur influence jusqu'à Dongola. C'en est alors vraiment fini de la chrétienté nubienne, la seule des chrétientés « orientales » à avoir totalement succombé devant l'islam.

Une chrétienté renaîtra au Soudan, très timidement dès le XVII^e siècle grâce à l'action de missionnaires franciscains, puis vigoureusement au XIX^e siècle sous l'impulsion des pères comboniens catholiques et de prédicateurs protestants. Mais cela, c'est une autre histoire, qui s'est tragiquement signalée à l'attention de la conscience internationale lors du sanglant conflit opposant le pouvoir pro-islamiste de Khartoum aux chrétiens du sud du pays.

Christian Cannuyer

Février 2002

Copyright Clio 2018 - Tous droits réservés

Bibliographie



Storia della Nubia Cristiana
U. Monneret de Villard
In Orientalia Christiana Analecta 118
Rome, 1938



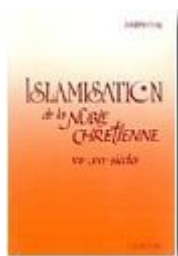
Christianity in the Sudan
G. Vantini
Bologne, 1981



La Description de la Nubie d'al-Uswani
G. Troupeau
In Arabica, I (1954), pp. 226-288



Faras, Centre artistique de la Nubie chrétienne
K. Michalwoski
X, Leyde, 1966



Islamisation de la Nubie chrétienne : VIIe-XVIe siècle
Joseph Cuoq
Geuthner, Paris, 2002